

ATLANTIQUE

Mati Diop

—
PRIX
JEAN RENOIR
DES LYCÉENS

2019-2020





Ce dossier pédagogique est édité par Réseau Canopé dans le cadre du prix Jean Renoir des lycéens 2019-2020, attribué à un film par un jury de lycéens, parmi sept films présélectionnés.

Le comité national en charge de la présélection est composé de représentants de la Dgesco (Direction générale de l'enseignement scolaire), de l'Inspection générale de l'Éducation nationale, du Sport et de la Recherche, du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), de Réseau Canopé, de la Fédération nationale des cinémas français, d'enseignants, de critiques de cinéma et d'un représentant de la jeunesse. Le prix Jean Renoir des lycéens est organisé par le ministère de l'Éducation nationale, en partenariat avec le CNC, la Fédération nationale des cinémas français, et avec le soutien des Ceméa, de Réseau Canopé, des Cahiers du cinéma et de Positif. eduscol.education.fr/pjrl

Atlantique

Réalisation : Mati Diop

Distribution : Ad Vitam

Production : Les Films du bac – Cinékap – Frakas Productions

Coproduction : Arte France Cinéma – Canal + International

Avec : Mama Sané, Amadou Mbow et Ibrahima Traoré

Genre : drame

Nationalité : France, Sénégal, Belgique

Durée : 1 h 45

Sortie : le 2 octobre 2019

Directeur de publication

Jean-Marie Panazol

Direction artistique

Samuel Baluret

Gaëlle Huber

Chef de projet

Éric Rostand

Auteur du dossier

Philippe Leclercq

Chargée de suivi éditorial

Nathalie Bidart

Iconographe

Adeline Riou

Mise en pages

Isabelle Guicheteau

Conception graphique

Gaëlle Huber

Isabelle Guicheteau

Photographies

de couverture et intérieur

© Ad Vitam

ISSN : 2425-9861

© Réseau Canopé, 2019

[établissement public à caractère administratif]

Téléport 1 – Bât. @ 4

1, avenue du Futuroscope

CS 80158

86961 Futuroscope Cedex



© Ad Vitam

Entrée en matière

POUR COMMENCER

Mati Diop est née à Paris en 1982. Elle est la fille métisse d'une Française et du musicien sénégalais Wasis Diop (compositeur, entre autres, de la BO d'Une saison en France, de Mahamat-Saleh Haroun, en 2018)¹. Elle est aussi la nièce du cinéaste Djibril Diop Mambety, décédé en 1998 et auteur de *Touki Bouki* (1973), à qui elle consacrera son quatrième court-métrage, *Mille Soleils*, en 2013. La réalisatrice grandit donc dans un milieu culturel à mi-chemin de la musique et du cinéma. Sa mère, directrice artistique dans une agence de publicité, éduque son regard à l'art de la photographie et du design, en même temps qu'elle l'emmène durant l'enfance au Sénégal, à la rencontre de ses racines africaines.

Très tôt attirée par le cinéma, Mati Diop débute néanmoins par le théâtre. Tous ses proches amis en font. Avec eux, elle travaille à la conception sonore de divers spectacles et tourne pour l'occasion ses premières images (des vidéos projetées durant les représentations), puis un premier court-métrage, *Last Night*, avec ses compagnons de troupe, en 2005.

La même année, Mati Diop est repérée par le cinéaste lituanien Sharunas Bartas, lors d'un casting sauvage. Le projet de film n'aboutit pas, mais la rencontre avec l'auteur de *Few of us* (1996) s'avère instructive, révélatrice des difficultés d'écriture. « Une lutte contre le vide, les doutes, un travail très laborieux. Ce non-film est une histoire de cinéma en négatif... », analysera-t-elle plus tard².



Mati Diop entre ensuite à l'école du Fresnoy (à Tourcoing), puis passe par une résidence d'artistes contemporains du Palais de Tokyo, avant de croiser la route de Claire Denis, qui la choisit pour camper le rôle de la fille d'Alex Descas, dans *35 Rhums* (2009). Jouer, et surtout observer la grande réalisatrice au travail, sont alors vécus comme un apprentissage – une véritable « école de cinéma³ » – par cette « actrice occasionnelle⁴ », telle qu'elle se définit.

Son goût pour la mise en scène désormais avéré, Mati Diop s'envole pour Dakar pour tourner *Mille Soleils*, à l'occasion des dix ans de la mort de son oncle. Mais l'actualité tragique du pays va retarder, sinon redéfinir, ses projets. Un vaste mouvement d'exode, baptisé « Barcelone ou la Mort », pousse des milliers de jeunes Sénégalais à embarquer sur des pirogues dans le but de fuir leur misère et gagner les côtes espagnoles. Beaucoup d'entre eux périssent en mer, d'autres sont rapatriés de force, peu, enfin,

1 Le film du réalisateur tchadien aborde le thème de la crise migratoire, à travers le destin d'un père et de ses enfants, arrivés en France pour fuir la guerre civile en Centrafrique. Lire notamment notre analyse du film sur le site l'École des lettres (publié le 17-01-2018) : <http://actualites.ecoledeslettres.fr/arts/cinema/saison-france-de-mahamat-saleh-haroun/>

2 *Les Inrocks*, 29 août 2019.

3 *Ibidem*.

4 Mati Diop, qui n'a jamais envisagé d'être actrice, n'apparaîtra guère que dans quelques courts (*Bye Bye* d'Édouard Deluc, 2011) et longs-métrages (*Fort Buchanan* de Benjamin Crotty, 2014).

réussissent. Les questions culturelles et identitaires de filiation se posent dès lors sous un nouvel angle aux yeux de Mati Diop. La jeune femme, libre de circuler d'un continent à l'autre et venue explorer ses propres origines, envisage d'interroger les notions de déracinement et d'exil forcé (auxquels fut jadis soumis son propre père, pour exercer son art, faute d'appartenir à la caste des griots). La situation lui inspire *Atlantiques* (au pluriel, comme autant de destins qui se jettent à l'eau), son premier court-métrage en 2009 et matrice documentaire d'*Atlantique*, dans lequel elle donne la parole à Serigne, naufragé refoulé d'Espagne. À travers le cas de ce jeune Dakarois (et candidat à un nouveau départ), Mati Diop scrute ce qui rongé les esprits, ce qui pousse les hommes à (re)prendre le risque de disparaître.

Deux événements corrélés, et d'ordres différents, vont encore présider à la gestation de son projet de long-métrage : la mort prématurée de Serigne (pour cause de santé), puis le mouvement citoyen « Y'en a marre », créé en 2011 dans le sillage du Printemps arabe et visant à dénoncer l'impéritie de l'État sénégalais. La douleur du manque qu'elle perçoit dans le regard endeuillé de la sœur du défunt (Astou, dont le personnage d'Ada est inspiré), Mati Diop la retrouve décuplée dans le nombre, dans la foule en colère, amputée d'une partie de sa chair. « "Y'en a marre" tournait la page sombre de "Barcelone ou la Mort". Pour moi, quelque part, il n'y avait pas les morts en mer d'un côté et les jeunes en marche de l'autre. Les vivants portaient en eux les disparus qui, en partant, avaient emporté quelque chose de nous avec eux. Il s'agissait d'une seule et même histoire collective. C'est ce que j'ai voulu exprimer dans *Atlantique*⁵. »

SYNOPSIS

Dans une banlieue populaire de Dakar, les ouvriers d'un chantier de construction, sans salaire depuis des mois, décident de quitter le pays pour un avenir meilleur. Parmi eux, se trouve Souleiman, l'amoureux de la belle Ada, qui est promise à un autre homme. Mais, alors que la nouvelle de leur naufrage commence à enfler, d'étranges phénomènes se produisent. Les âmes des noyés reviennent hanter l'esprit des femmes qui, à travers lui, réclament justice. Souleiman, lui, cherche à faire ses adieux à Ada...

FORTUNE DU FILM

Le premier long-métrage de Mati Diop a eu les honneurs de la sélection officielle du Festival de Cannes cette année. Chaudement accueilli par les festivaliers (public et critique confondus), *Atlantique* a reçu le Grand Prix du Jury, faisant de lui le dauphin de la Palme d'or. Fort de ce succès, le film a depuis trouvé de nombreux distributeurs étrangers, et semble promis à une belle carrière internationale. Très attendu à Dakar, où il a été projeté en avant-première en août dernier, *Atlantique* a soulevé une immense vague de sympathie⁶.

Zoom

Point de départ et d'arrivée du récit d'*Atlantique*, l'océan représente aux yeux des jeunes et pauvres Dakarois comme Souleiman, l'espace de tous les espoirs. L'au-delà des possibles. La marine surface sans fin, sans fond, où se reflète et se noie le regard, où s'agitent les folles croyances de bonheur et de fortune. Où s'égarer les imaginaires, se perdent la vue, la vie et les corps. L'océan est le liquide vif-argent qui séduit – envoûte – tous les êtres désireux de répondre au large appel de ses promesses. L'Atlantique, ou la titanesque nappe d'eau « aux gouffres amers », donne son titre au film de Mati Diop et, aux hommes – tels les personnages de son récit –, l'envie de se lancer à son assaut, au péril de leur existence, contre un présent avec lequel ils sont fâchés et vers un futur qu'ils souhaitent plus prospère.

⁵ Dossier de presse du film [accessible sur www.advitamdistribution.com/films/atlantique/].

⁶ In « Sénégal : le film "Atlantique" de Mati Diop projeté à Dakar », RFI [publié le 03-08-2019] : www.rfi.fr/afrique/20190803-senegal-le-film-atlantique-mati-diop-projete-dakar



Ce plan d'eau métallique sur lequel Souleiman et ses compagnons d'infortune entendent graver leur légende occupe ici le vaste espace aérien du cadre, comme il remplit les pensées, aiguise les appétits d'aventures, travaille les corps des hommes en souffrance. Beau et maudit compagnon de voyage, escamoteur de vie et de liberté, dévoreur d'espérances. Valeur chérie des poètes, voleur du chéri des femmes... Sa funeste présence pèse de bout en bout sur la dramaturgie du film ; souvent, une ligne musicale (monocorde) sourd de ses noires profondeurs, s'élève et plane dangereusement au-dessus de sa pâle figure (monochrome) de mort.

Qu'il brille de mille éclats solaires, de jour ou de nuit (la nuit lunaire avec laquelle il entretient un macabre et mystérieux commerce), déroulant sa furie d'écume ou faussement calme, l'Océan est le personnage principal du film, invité à intervalles réguliers à montrer sa beauté monstrueuse, sa grosse présence familière de la vie de tous les Dakarais. Affublé de mille mots. Aimé, respecté, et surtout, envié et craint à la fois, pour ce qu'il apporte de rêves aux malheureux intrépides qui prétendent s'y risquer, en franchir la distance, en vaincre les dangers. Son omniprésence dans l'espace de la mise en scène répond à la fascination et à l'angoisse qu'il suscite dans l'esprit des personnages, à la puissante force d'attraction qui s'en dégage, au mur d'amertume et de lamentations qu'il représente aux yeux des femmes de ceux dont le destin est allé s'y briser.

L'Atlantique est l'espace de la frontière qui dessine la limite des rêves de chaque postulant à l'exil, et qui définit aussi les contours du récit dont il borne la visibilité. Son au-delà disparaît dans l'infini du visible et demeure de bout en bout hors-champ, inaccessible, perdu dans une ligne d'horizon fantôme, un fond flou, fondu entre l'élément liquide et l'aérien. Qu'est-il, *au fond* ? une chimère ? l'expression d'un danger informulé ? un pari avec la mort ? Un au-delà existe pourtant. Les yeux de la jeunesse migrante, aimantés par son acier gris-vert, l'ont vu. Il vit dans leur imaginaire, et derrière sa surface miroitante (mensongère) qu'ils rêvent de traverser. Son absence de limite est la limite même, le faux-ami qui fait obstacle, un animal sournois, l'illimité indomptable au lisse pelage soudain hérissé de monts, qui condamne d'un coup de patte scélérat les pauvres Ulysse aux abysses. Les reflets douteux et les mirages des bords accorts, le songe d'Ada dit tout cela ; Souleiman le lui murmure la nuit. « Il me devenait impossible de contempler l'Océan sans penser à tous ces jeunes qui y avaient disparu », soupire Mati Diop⁷. L'Atlantique de son film est un champ infranchissable pour ses arpenteurs impréparés. Les sillons qui le creusent sont les fils d'un destin qui mènent à un trépas agité, intranquille.

⁷ Dossier de presse du film.

Carnet de création

Les images liminaires d'*Atlantique* ne disent rien de moins : le premier long-métrage de Mati Diop est un film social, politique, engagé dans la stigmatisation des injustices sociales qui sévissent, à tous les degrés de la société, au Sénégal. Les conditions de vie misérables du bas peuple, son exploitation par les riches poussent nombre de jeunes à l'exil, à la mer, à la mort. Créant par conséquent un vide cruel dans le cœur des femmes des disparus, et un oubli de soi, une absence à eux-mêmes des hommes dont l'esprit et le regard portent dans le lointain, dans un désir de voyage à accomplir ou à recommencer après l'échec.

Atlantique est né de cela, et en particulier de « la nuit où j'ai filmé Serigne dans *Atlantiques* (2009), se souvient Mati Diop, [où] il m'a dit "quand on décide de partir, c'est qu'on est déjà mort". C'est vrai qu'à cette époque, les garçons dont je recueillis la parole ne semblaient plus vraiment là. Leurs esprits, leurs rêves étaient ailleurs. Je trouvais qu'il régnait une atmosphère très fantomatique à Dakar⁸. »



La présence fantôme des jeunes hommes « emportés » par l'Océan est donc au cœur du projet politique – et fantastique – d'*Atlantique*. Avec son scénariste Olivier Demangel, la cinéaste franco-sénégalaise s'emploie dès le début à en plier l'écriture à ce double enjeu. Elle délaisse le « film-dossier », et fait le choix du traitement fantastique pour témoigner de la réalité qu'elle a pu observer, y compris durant le mouvement « Y'en a marre » en 2012.

L'essentiel du tournage d'*Atlantique* a eu lieu à Thiaroye, une ville de la banlieue populaire de Dakar aujourd'hui minée par le chômage et qui, en décembre 1944, fut le théâtre du massacre par l'armée coloniale de tirailleurs sénégalais récemment rapatriés. C'est également dans l'un de ses quartiers que Mati Diop a découvert la jeune Mama Sané (Ada), 17 ans, au terme d'un casting sauvage qui a duré sept mois.

La cinéaste a, pour son film tourné en langue wolof, une idée très précise des personnages qu'elle souhaite voir incarnés à l'écran : « Il s'agissait de trouver les acteurs dans l'environnement social des personnages du film. Par exemple, c'est sur un chantier que je suis allée chercher Souleiman. Et c'est derrière le bar d'une boîte de nuit de Saly [station balnéaire située au sud de Dakar, NdA] que j'ai trouvé Dior [Nicole Sougou]. Je choisis des personnes qui, sans le savoir, sont déjà les personnages et surtout qui connaissent ces personnages mieux que moi⁹. »

Divers ateliers de formation sont ensuite mis en place avec le soutien d'Ibrahima Mbaye (Commissaire Moustapha), l'un des rares comédiens expérimentés du film, pour guider tous les jeunes non-professionnels. « Il fallait les entraîner, les initier, leur donner des outils d'expression¹⁰. »

Enfin, Mati Diop décide de s'entourer de la chef-opératrice Claire Mathon, à qui l'on doit notamment les images des films de Maïwenn, d'Alain Guiraudie ainsi que celles du dernier opus de Céline Sciamma, *Portrait de la jeune fille en feu* (2019). « J'ai choisi Claire Mathon car j'ai su qu'elle saurait s'inscrire dans une démarche documentaire (tourner vite, attraper des choses au vol, inventer des choses sur le moment) sans pour autant perdre en ambition esthétique. Je voulais faire un film plastique mais qui reste incarné [...].

⁸ Ibid.

⁹ Ibid.

¹⁰ Ibid.

J'aime beaucoup sa façon d'interroger d'abord le fond des choses, avant de penser à notre image. Qui on regarde ? Qu'est-ce qu'on raconte ? De faire attention de ne jamais être au-dessus du sujet¹¹. »

Parti pris

« Par l'attention à des gestes simples, de rudimentaires jeux de lumières et des trucages aussi sobres que le divorce des voix et des êtres, *Atlantique* ouvre sur des abîmes de profondeur méditative à l'endroit de chaque figure et de chaque lieu, dont il enregistre d'abord la matérialité avant d'en visiter les multiples vies possibles. Alors, toutes les assignations peuvent se réécrire, comme le rituel d'une aube recouvre l'héritage de la nuit. C'est qu'il nous dit : plutôt la vie. »

Julien Gester, Luc Chessel, « En transe "Atlantique" », *Libération* (publié le 16-05-2019) : https://next.liberation.fr/cinema/2019/05/16/en-transe-atlantique_1727524.

Matière à débat

DÉTERMINISME DE LA CLANDESTINITÉ

Atlantique tisse avec l'au-delà la trame d'un conte fantastique. Pour autant, le film prélève sa part de fiction sur le réel ancré dans une pauvre banlieue de Dakar. Avant d'en arpenter les rues et les rêves d'amour de ses jeunes habitants, la caméra capte une à une quelques images d'un immense chantier immobilier, en prolongement du riche quartier situé au bord de l'Océan. L'arrogance absurde de la tour Muejiza – réalisée en 3D d'après les plans d'un projet architectural avorté entre les ex-présidents du Sénégal, Abdoulaye Wade, et de la Libye, Mouammar Kadhafi – le dispute à l'irritante sensation de soleil, de chaleur, de poussière, de fatigue. Focales longues et plans larges, l'homme n'est ici qu'un élément à peine distinct du décor. Une main-d'œuvre méprisée qui, dans une scène-raccord au ras du sol (après le lyrisme désolé des plans aériens), manifeste sa colère et son indignation. L'efficacité laconique du prologue suffit à dire la prospérité de la classe dominante sur les maux d'une jeunesse pléthorique, peu éduquée, mal formée et frappée par un chômage de masse. Sans salaire depuis trois mois, les ouvriers ne sont payés que des promesses dilatoires du contremaître. La situation est intenable. Souleiman et quelques camarades de chantier décident d'emprunter les voies maritimes de l'émigration clandestine.

CROYANCES, TRADITIONS ET SURNATUREL

Souleiman est pauvre. Ada, pour laquelle il soupire le soir en secret ou dans des bâtiments désaffectés, appartient à un autre milieu. Roméo et Juliette dakarois, soumis à l'archaïsme social et familial des traditions, leur amour est impossible sans un conflit de classes. Ada est promise à un certain Omar, un riche émigré qu'elle ne connaît pas et qui vit la plupart du temps en Italie pour affaires. Leur mariage arrangé est un marchandage entre les familles (les pères), où la virginité d'Ada est chèrement vendue au prétendant. Les brillantes possessions sont ici des objets ostentatoires de virilité dont l'enjeu consiste à posséder la future épouse. Leur pouvoir clinquant captive le regard, capture les filles telles que Fanta et Mariama.

Les apparences sont trompeuses. Adolescentes « modernes » en apparence, les amies d'Ada (à l'exception de Dior, jeune femme affranchie et alliée de celle-ci) ne sont pas moins aliénées à leur condition de futures épouses que les promesses de confort matériel de leur classe les invitent à reproduire. Seule Ada renâcle et entre en conflit avec ses parents, et en particulier avec son père, pilier de la famille et de la société sénégalaise patriarcale dont, avec ses pairs, il dicte la loi. Sa crise exacerbe les tensions entre les familles et entrouvre la voie orphique d'une cérémonie des adieux entre les amants désunis.

Souleiman fait retour dans l'espace de la fiction par la rumeur et, avec lui, le réel cède peu à peu la place au surnaturel, nourri des superstitions et croyances ancestrales (djinns) propres aux cultures

¹¹ *Ibid.*

traditionnelles (ici africaines) selon lesquelles les esprits des morts vivent en partage du monde des vivants. La mise en scène de Mati Diop prend ces croyances au pied de la lettre ; l'irrationnel devient concret. Les noyés sans repos prennent littéralement possession de la géographie du récit, s'emparent des images du film et du corps des vivantes qui sont leurs compagnes, pour trouver l'apaisement dans une justice qu'ils leur commandent d'accomplir. Une grande économie de moyens est alors déployée, sans effet spécial particulier. Mati Diop fait confiance à la rigueur de son écriture pour toucher son public. Un savant emploi du hors-champ, les ombres de la nuit, la mythologie lunaire, un groupe de femmes au regard « blanc » et à la démarche robotique répondent aux plans sur l'Océan-cimetière, alourdi des noirs échos de la musique livide, minimale et synthétique de Fatima Al Qadiri.

POSSESSION

Le retour spectral de Souleiman est le signal d'un empêchement, point de départ d'une enquête policière à sens unique où l'inspecteur Issa est *possédé* par celui-là même qu'il prétend poursuivre. Le feu qu'il met au lit de noces interdit l'union arrangée des époux, et le trou laissé dans le matelas clame le vide mortifère de la disparition, le manque des amours défuntes.

Ada se remplit dès lors de la certitude de la mystérieuse présence de Souleiman, puissant adjuvant dans sa marche vers le renoncement et l'émancipation. Le fantastique et le politique s'unissent bientôt intimement, s'interpénètrent dans le réel de la mise en scène dont la pacification passe par l'apurement de la dette du riche patron malhonnête. La possession devient l'espace d'un conflit social et l'âme possédée des femmes l'outil de sa résolution, face au possédant déloyal mis en devoir de rendre leur paie et la paix aux morts errants en creusant au sens propre leur tombe, pour leur offrir une sépulture.



Sur le plan amoureux, Souleiman s'empare du corps de l'inspecteur et fait de la traque policière une chasse amoureuse, dans le but libératoire de « posséder » Ada et d'en parachever la métamorphose, le douloureux apprentissage de femme. En revenant la visiter une dernière fois, Souleiman s'acquitte de son amour pour elle, lui offre de se réconcilier avec sa mémoire et ses attentes, et lui indique le chemin à suivre en déposant en elle le souvenir d'un précieux viatique. Épilogue : Ada prend crânement son destin en main et devient femme envers et contre toute sa famille. Feu jamais éteint en son âme, Souleiman devient un phare pour elle, tourné dans le bon sens, vers son territoire intérieur, et non vers l'extérieur, l'Atlantique, comme la tour trompe-l'œil, déplacée et « déplaçante », écrasant de sa hauteur les « petits » qu'elle pousse à la mer, vers d'improbables fortunes.

Envoi

Fuocoammare, par-delà Lampedusa (2016) de Gianfranco Rosi. Le documentaire du réalisateur de *Sacro Gra* (2014) peut être vu comme le contrechamp d'*Atlantique*, offrant par-delà les clichés et les images télévisées, un regard différent sur les vagues successives de réfugiés africains qui débarquent sur l'île italienne.